

Bulletin du bibliophile



Sergio Campailla, Marco Menato, Antonio Trampus et Simone Volpato, *La biblioteca ritrovata. Saba e l'affaire dei libri di Michelstaedter*. Florence, Leo S. Olschki Editore, 2015 (Biblioteca di bibliografia. Documents and studies in book and library history, 199).

Sous un titre qui met en avant, peut-être à l'excès, le nom du grand poète Umberto Saba, libraire à Trieste, nous est offert le catalogue commenté de quelque trois cents ouvrages provenant de la bibliothèque du philosophe de Gorizia Carlo Michelstaedter, mort tragiquement en 1910, à l'âge de 24 ans – son œuvre est aujourd'hui considérée en Italie comme l'une des plus importantes du siècle et souvent comparée à celle de Nietzsche –, et de celle de son père Alberto, homme d'affaires important qui fonda à Gorizia un cabinet de lecture où se réunissait la société cultivée de la ville.

De quelle « affaire » s'agit-il ? En 2013 le libraire triestin Simone Volpato acquit en bloc la bibliothèque de Cesare Pagnini (1899-1989), homme politique nationaliste, historien de Trieste et spécialiste mondialement connu de Lorenzo Da Ponte, Johann Winckelmann et Giacomo Casanova. Outre nombre d'ouvrages et de documents historiques concernant la Vénétie julienne et le XVIII^e siècle italien, Simone Volpato n'eut pas de mal à découvrir que Pagnini avait systématiquement rassemblé des *association copies* de grands écrivains triestins du XX^e siècle : exemplaires dédicacés des romans d'Italo Svevo, premières impressions artisanales du *Canzoniere* de Saba, à partir de 1921, ouvrages ayant appartenu à Slicio Slataper, Giani Stuparich ou Anna Pittoni. Mais le libraire réussit en outre à établir que la librairie Saba avait vendu à Pagnini, en 1951, 291 ouvrages et fascicules de revue en provenance des Michelstaedter – 71 de Carlo, 220 d'Alberto –, ainsi qu'en

atteste une lettre où le poète propose « la bibliothèque d'un écrivain-philosophe de Gorizia que j'ai connu à Florence il y a bien longtemps... ». Vestiges d'une collection largement dispersée au cours de deux guerres et de nombreux déménagements, ces volumes avaient été acquis la même année par Saba auprès de la sœur de Carlo Michelstaedter, Paula, jalouse gardienne de sa mémoire littéraire. Identifiés grâce à leurs cachets ils ont, grâce à une contribution extraordinaire de l'État, été acquis fin 2013 par la *Biblioteca statale isontina* de Gorizia où la « Biblioteca Michelstaedter » a rejoint le « Fondo Carlo Michelstaedter » de manuscrits, dessins et tableaux déjà donné en 1973 par Paola.

Que nous apprend cette « bibliothèque retrouvée » dont l'excellent catalogue, rédigé par Marco Menato, directeur de la bibliothèque de Gorizia, est accompagné d'une présentation d'ensemble des livres de Carlo et Alberto Michelstaedter par l'écrivain Sergio Campailla, et d'une étude sur la bibliothèque de Cesare Pagnini due à Simone Volpato et Antonio Trampus, de l'université Ca'Foscari de Venise ? On ne suivra pas les auteurs lorsqu'ils se livrent à des interprétations ingénieuses mais parfois hasardées. Il paraît ainsi douteux que l'on doive considérer la bibliothèque familiale des Michelstaedter comme le théâtre d'un affrontement entre père et fils qui rappellerait celui de Giacomo et Monaldo Leopardi, ou exciper du fait qu'Umberto Saba a servi d'intermédiaire entre Paola Michelstaedter et Cesare Pagnini pour présenter le poète comme proche d'un auteur, Carlo Michelstaedter, qu'il a certes

croisé à Florence entre 1905 et 1907 mais dont il ne parle jamais ni dans son œuvre ni dans sa correspondance. En revanche, cet essai de « micro-histoire » nous fait découvrir que la Vénétie julienne sous domination autrichienne, puis italienne, n'a pas seulement connu au xx^e siècle, entre Trieste, Fiume et Gorizia, la floraison littéraire dont témoignent les noms aujourd'hui célèbres de Svevo, Saba ou Michelstaedter, plus récemment celui de Claudio Magris, mais une intense activité bibliophilique grâce à une bourgeoisie cultivée pour qui le livre représentait une valeur suprême. Si l'on connaît bien, surtout en France, la collection de livres et de manuscrits stendhaliens formée par un adversaire politique de Pagnini à Trieste, le pédiatre socialiste Bruno Pincherle, – fonds exceptionnel aujourd'hui conservé

à la bibliothèque communale de Milan –, *La biblioteca ritrovata* nous montre que Pincherle ne doit pas être considéré comme un cas isolé mais, au même titre qu'Alberto Michelstaedter, comme représentant l'« habitus » bibliophilique d'une certaine bourgeoisie triestine. Ce petit livre a aussi quelque chose de poignant car les vestiges de bibliothèque qu'il évoque témoignent d'un monde perdu, ou plutôt détruit : la société juive italoophone de Vénétie julienne qui avait joué un rôle de premier plan dans le mouvement irrédentiste, l'Italie lui offrant une égalité des droits que l'empire austro-hongrois lui refusait. Paula Michelstaedter était en effet la dernière survivante d'une famille dont tous les membres furent exterminés à Auschwitz.

Francois Dupuigrenet Desroussilles

Rose Adler, *Journal, 1927-1959*. Édition établie et présentée par Hélène Leroy. Avant-propos de François Chapon. Paris, Éditions des Cendres, 2014, XLVI, 496 p., 40 illustrations dans le texte (Inédits de la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet).

Relieuse et décoratrice, Rose Adler (1890-1959) compte parmi les quatre ou cinq maîtres de la reliure du xx^e siècle qu'elle a renouvelée et portée à son sommet en tant que « reliure de création ». L'expression est en passe de supplanter ce qu'on appelait naguère *reliure d'art* ou *reliure originale*. Elle est d'autant plus heureuse qu'elle permet d'établir une distinction entre le décor traditionnel exécuté par un artisan et celui conçu par un décorateur revendiquant dès lors un art à part entière, au prisme des grands courants de la modernité.

À quelques notations près, la rédaction du *Journal* remonte à 1929. Année noire,

marquée par la disparition de Pierre Legrain en juillet, suivie en octobre de celle de Jacques Doucet. Une amitié quasi-amoureuse semble s'être nouée entre le collectionneur mécène et son ultime confidente. Il avait découvert la relieuse en 1923 à l'exposition de la Société des artistes décorateurs. Il lui permit de s'épanouir en lui confiant manuscrits et livres précieux ainsi que l'exécution de cadres pour tableaux.

La diariste ne cessera de vivre dans le souvenir lancinant de son mentor, s'efforçant de sauver et d'exalter l'« esprit Doucet » avec abnégation. Mais, avec les années 1930, c'est bientôt la Crise qui